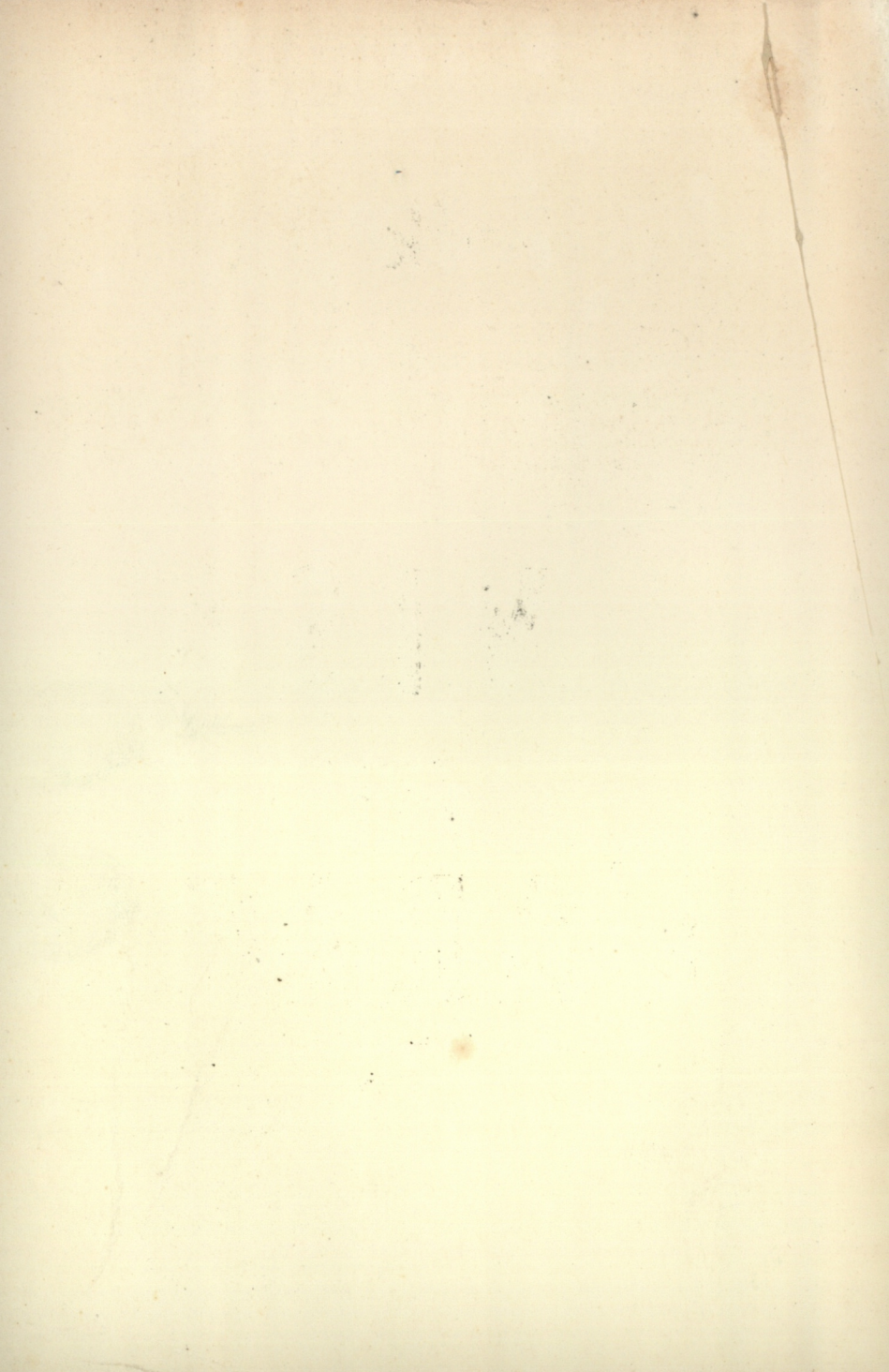


André Falk

VISA
pour
L'ARABIE





Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris la Russie.
© 1958, Librairie Gallimard.

ADAM SANS ÈVE

Vendredi, jour de fête, de prière et de repos... Le soleil fait flamboyer une ville bâtie sur le sable et qui n'est que poussière. Scintillant en reflets violets sous un ciel cruel, les eaux étales de la mer Rouge baignent les quais de Jedda, porte maritime de la Mecque, entr'ouverte sur un des rivages les moins hospitaliers du monde. Le thermomètre marque 52° à l'ombre : baignée huit mois durant, sous une houle de nuages tristes, dans une lourde humidité, Jedda connaît un été d'ardente cuisson et, de ces quatre mois celui-ci, septembre, est le pire. Au loin des brumes de chaleur confondent la terre et l'eau. Soudain aspirée dans l'air incandescent, une colonne de sable inscrit une verticale éphémère sur l'hallucinante horizontale des plages et du désert fuyant vers l'infini. Le zénith est écrasant de lumière. L'incendie de midi embrase les esprits, dévore les cœurs vivants dans la cité malade et triste, médusée par l'*adhân*, l'appel des minarets.

Dès l'heure sainte, toute vie s'arrête dans les souks couverts de planches, d'écrans de paille et de toiles de jute

où se débitent des peignes de plastique, de la bimbeloterie japonaise, de la paccotille tchécoslovaque, des viandes violacées, des réchauds au kérosène, de vieilles clés, des lanternes rouillées, et tout un rebut qu'offraient patiemment des adolescents aux yeux sanglants, tapis sans un geste, sans un mot dans les recoins d'ombre humide où bourdonnent les mouches. La rumeur des marteaux s'éteint dans la ruelle où, en de sombres tanières, rougeoyaient les brasiers des forgerons. Les pêcheurs rejettent en leurs paniers les poissons déjà putréfiés, magnifiques le matin, si épouvantables à midi que l'odorat suffit à vous guider vers le souk aux pestilences. Les changeurs délaissent leurs minuscules comptoirs où s'achètent des souverains d'or à l'effigie de Victoria ou ces thalers d'argent frappés jadis à Trieste, contrefaits aujourd'hui en Suisse ou au Liban, qui gardent cours officieux sur les bords de la mer Rouge et, par une bizarre prédilection, associent le profil de Marie-Thérèse d'Autriche au trésor des avars du Hejaz, à la monnaie d'obscurs négoce yéménis ou somalis, au salaire des contrebandes éthiopiennes.

Pas une femme, pas une fillette pour vous servir en ces boutiques qui se ferment au premier chevrotement du muezzin. Seules quelques Bédouines, ensevelies sous des loques effrangées, rassemblent de modestes tissus en poil de chèvre, des lots de charbon de bois, des fagots épineux, quelques poignées de luzerne, humbles marchandises qu'elles proposaient aux passants depuis l'aurore, accroupies dans la poussière d'un carrefour en une lamentable sollicitation. Un ballot : c'est à quoi tout d'abord fait songer la pauvre prostrée sous ses voiles et parfaitement immobile jusqu'à ce que la saisisse une crampe ou quelque démangeaison. De ce mouvement soudain qui anime alors

cette forme figée, l'esprit s'inquiète un instant comme si prenait vie une fruste poupée de chiffons.

Depuis ses dix ans, la femme du Hejaz ou du Nejd est ce spectre presque aveugle qui, sous ses épais voiles noirs, ne connaît du monde qu'un perpétuel crépuscule. Falotes et lugubres, les servantes qui s'éclipsent furtivement avec leurs emplettes n'auraient silhouette humaine si l'on ne devinait confusément leurs yeux sous une lourde broderie. Des négrillons aux pieds nus trottent derrière ces fantômes domestiques vers les étranges gratte-ciel d'argile et de stuc qui inclinent à des angles alarmants leurs cinq ou six étages vers les rues sans trottoirs où braient les ânes et rôdent les chiens galeux. C'est en ces vieilles demeures secrètes, derrière des balconnets clos de lattis sculptés, que se consume l'existence de la femme, oisive, cloîtrée, gourmande, illettrée...

Nous sommes ici au plus profond d'un Islam à peine effleuré par le cours des âges, dans un monde intensément masculin qui, déniait à la femme toute valeur, ne lui reconnaît qu'un prix : le *mahr*, la somme que paie le fiancé aux parents de la jeune fille, ou le *metaakhr*, l'indemnité qu'accorde le mari à l'épouse répudiée. Le rigorisme musulman qui domine la péninsule est encore celui de ce théologien du XII^e siècle qui professait : « Une femme ne devrait franchir son seuil que trois fois, pour rejoindre la maison de son mari, pour les funérailles de ses parents et pour son propre enterrement. »

Ces rigueurs que n'impose nullement la lettre du Coran, qu'avait même voulu atténuer le Prophète, il faut en chercher la source millénaire dans la tradition préislamique, et aussi dans le puritanisme des Wahhabis qui, plus récemment, imposèrent aux rivages de la mer Rouge leur code

d'implacable archaïsme. *Imam* et *Malik*, chef religieux et souverain temporel, le vieux roi Abdul-Aziz ibn Saoud s'enorgueillissait de n'avoir jamais toléré qu'une femme mangeât en présence d'un homme, alors même que rien dans les textes sacrés n'interdit au couple pareille familiarité. Le vieux guerrier, entré vivant dans le folklore des feux de camp et la légende des bazars, jugeait indésirable et peu convenable, si ce n'est impie, qu'une femme sût lire et écrire¹. Son fils aîné, le roi actuel Saoud ibn Abdul-Aziz, ne prise pas davantage l'éducation des filles et c'est en vain qu'on chercherait en son royaume une seule de ces écolières que les sheikhs de Bahrein ou de Kuweit, autres nababs pétroliques, font instruire à leurs frais dans des instituts modèles.

Pas une institutrice, pas une infirmière dans tout le pays, si l'on excepte les nurses égyptiennes ou palestiniennes appartenant au personnel de l'*Arabian-American Oil Company (Aramco)*. Encore faut-il, dans les hôpitaux américains de la concession pétrolière, des palabres sans fin pour amener à la consultation des Bédouines dont le mari prétend se présenter à leur place ou bien, pour tout remède, se contenterait volontiers de ce haussement d'épaules : « *Si elle vit, elle vit... Si elle meurt, elle meurt...* » L'époux consent-il à une auscultation, il entend y assister et souvent s'insurgera au moment où la patiente devra se dévoiler. La malade vient-elle de la région de Qatar, jusque sur la table d'anesthésie il faut batailler pour lui enlever son extraordinaire cagoule de cuir noir ornée de monnaies de cuivre, accessoire de carnaval moyenâgeux et de mystère cruel, masque pour rire jaune...

1. HENRY SAINT-JOHN BRIGGER PHILBY : *Arabian Jubilee*, p. 109.

Princesses ou femmes de marchands connaissent certes les raffinements de ce confort qu'a donné aux privilégiés du régime, depuis le jaillissement du naphte, la subite opulence des nouveaux riches. Téléphone, eau courante, jardins privés, voitures de luxe aux épais rideaux de dentelles, fruits rares importés d'outre-mer par avion, esclaves achetés au plus haut tarif de la prospérité pétrolière, rien n'est refusé pour leur commodité aux séquestrées du harîm. Il ne leur manque que de jouer un rôle, d'exister, de *compter*.

L'Arabie ignore la femme en ses rares statistiques, lui refuse l'honneur d'un état-civil. Combien de filles engendrèrent les cent trente-cinq épouses du prolifique Ibn Saoud, heureux père de quarante-quatre fils dont trente-cinq lui survécurent ? Nul ne se soucia jamais de l'établir, fût-ce Saint-John Philby qui fut l'intime du défunt roi et le minutieux archiviste de sa maison. Dressant la liste de la famille royale, parmi quelques princesses honorées d'un prénom l'arabisant britannique mentionne par acquit de conscience d'autres filles rigoureusement anonymes (« *daughter* ») que parfois même il ne peut exactement dénombrer (« *several daughters... numerous daughters* ») ¹.

Une dame de qualité s'en va-t-elle visiter ses cousins de Kuweit ou de Bagdad, son passeport sans photo reste celui d'un être sans visage. Faut-il même la compter parmi les passagers d'un avion ? Au début des *Saudi Airlines*, lorsqu'ils réquisitionnaient un appareil pour leur « suite de dix personnes », les émirs de Taïf ou de Hofouf négligeaient avec bonne foi de mentionner les dix ou quinze épouse et concubines accompagnant leur mâle cortège ².

1. PHILBY : *Ibid.*, pp. 261-263.

2. RICHARD SANGER : *The Arabian Peninsula*, p. 115.

Plus d'une fois, non sans précautions de langage, les pilotes américains de la ligne royale durent rappeler à leurs passagers de marque que leurs compagnes, faute d'avoir une âme ou une personnalité, n'en gardaient pas moins leur poids au même titre qu'un autre colis.

A Jedda dont le nom signifie *Grand'mère* et qui fut ainsi baptisée en l'honneur d'Eve¹, l'absence d'Eve fait la première stupeur de l'étranger qui, en des Arabies moins farouches, a certes vu la femme effacée, humiliée, asservie, mais jamais si totalement écrasée, ainsi réduite au rang de meuble et d'objet. Européens, Américains ou Levantins peuvent séjourner pendant des années dans le Hejaz ou le Hasa sans avoir jamais, en ces provinces, le moindre contact avec une indigène, qu'il leur faut éviter comme pestiférée.

Sans doute pourrait-on s'y méprendre, le soir de son arrivée, pour peu qu'on aille chercher, la nuit venue, un souffle de fraîcheur sur la route de la Mecque, au « *Kilomètre 10* », un restaurant-jardin où quelques bosquets fleuris, le murmure d'une fontaine et la gentillesse des serveurs hadramis apportent à une ville sinistre la seule note de détente. Vêtus à l'européenne, clients et clientes y dînent d'agneau en brochettes et de concombres — le plat unique. Les dames bavardent avec une volubile aisance, poussant parfois la licence jusqu'à plaisanter.

Des rires de femmes, des visages dévoilés aux approches

1. A la sortie de la ville, non loin de l'emplacement où s'élevait jadis dans les remparts la Vieille Porte de la Mecque, dans un enclos se remarque un quadrilatère aux murs blancs décrépits. Une tradition millénaire prétend reconnaître la sépulture d'Eve en ce lieu qui fut l'objet d'une constante vénération jusqu'à la conquête du littoral par les Wahhabis. Trois ans après son entrée à Jedda, Ibn Saoud se jugea assez sûr de son pouvoir pour combattre ouvertement ce fétichisme. En 1928, le monument fut condamné.

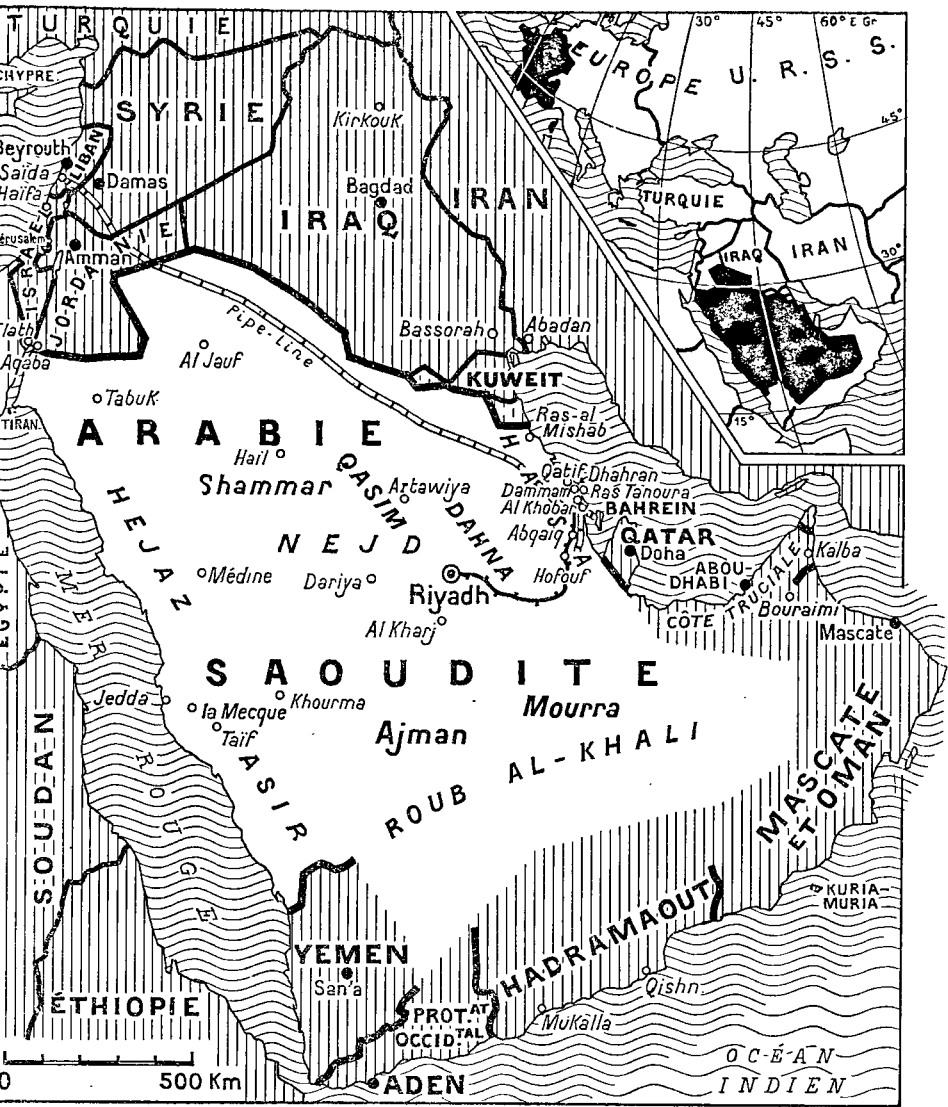
des Lieux Saints ! Vous vous croiriez presque au xx^e siècle et dans un monde quasi familier si vos compagnons connaissant chaque convive, ne vous détrompaient aussitôt : il n'est qu'étrangers en ces lieux dépravés. Musulmans d'Alexandrie ou de Tripoli, Maronites de Beyrouth ou d'Alep, entrepreneurs ou courtiers, ces dîneurs sont tous des Arabes méditerranéens, gens d'un autre temps et d'un autre décor, à peine moins dépayés qu'un Occidental dans ce royaume de parvenus barbares, cet empire du pétrole et de la prière.

II

LOUANGE A DIEU SEUL !

La prière : il en est l'heure lorsque flamboie le soleil au zénith en ce vendredi, jour du Tout-Puissant, du Clément, du Miséricordieux. *Lâ ilâh illâ'llâh !* Du haut d'un minaret trapu, sans haut-parleur, sans le moindre ornement, le muezzin lance son invocation à l'Unique : *Il n'est de Dieu qu'Allah !* Sur les places où tourbillonnent les rafales de sable et jusque dans les plus sombres venelles du vieux marché, des « volontaires de la Foi », une trique à la main, rappellent camelots et passants au respect des rites. Barbichette de bouc, sourcils broussailleux, calot blanc, longue robe de coton : c'est la police religieuse des *ulema*, des docteurs de la Loi dont la terreur liturgique donne ses assises spirituelles à l'autocratie royale.

Monarchie absolue, théocratie : ce double caractère est incarné en une même lignée depuis le jour où, au xviii^e siècle, le fils de Mohammed ibn Saoud épousa la fille de Mohammed ibn Abdul-Wahhab, donnant naissance à une dynastie politico-religieuse qui allait s'assigner une double mission : fédérer la péninsule arabe, rétablir la



Extrait de la publication

plus stricte orthodoxie coranique sur la Terre du Prophète.

Ibn Abdul-Wahhab était un de ces inspirés moroses, ascétiques et fiévreux que tourmente la brûlante passion de réformer autrui par le sermon ou le bâton. Souvent il s'était retiré, seul, dans le désert pour y méditer sur le relâchement des mœurs et la corruption de l'Islam; en d'ardentes veillées sous le plus beau ciel du monde, il avait lu au firmament des signes qui lui semblaient ceux de la Grâce. Flambant de cet orgueil qui inspire les Elus jusqu'en leurs macérations, le réformateur partit en croisade, harangua les Bédouins autour de leurs feux de camp préhistoriques, s'en alla dénoncer à la Mecque la décadence de la foi et les superstitions idolâtres. Il heurtait des habitudes, bousculait des comforts : on le lapida. En 1749 le Calvin des sables, jetant l'anathème sur les cités du péché et les hérétiques à la bouche de fiel, chercha refuge au cœur de l'Arabie, dans la bourgade de Dariya où il trouva asile chez Mohammed ibn Saoud, sheikh d'une tribu bédouine à demi-sédentarisée. Le prédicateur et le guerrier scellèrent une alliance durable que bientôt consacra l'union de leurs enfants. Par le glaive et par le verbe, ils entreprirent de ramener l'Islam à ses sources idéales qu'embellissait leur nostalgie et, avant leur mort, plantèrent sur le plateau du Nejd les étendards de l'anachronisme¹.

Le fondateur de la secte nouvelle ne prétendait nullement apporter un post-scriptum, moins encore un erratum au Coran. Le message dicté à Mahomet, en vingt-trois ans de colloques intimes, par l'ange Jabraïl (Gabriel) n'autorise que des copies conformes et le Prophète eut le bon esprit,

1. BERTRAM THOMAS : *Les Arabes*, p. 181; ZISCHKA : *Ibn Séoud, roi de l'Arabie*, pp. 20-24; BENOIST-MÉCHIN : *Ibn Séoud ou la naissance d'un royaume*, pp. 79-83.

en se déclarant le dernier interprète de la pensée divine, de fermer derrière soi la porte à toute Révélation nouvelle. Mais si le Coran ne supporte ni addition ni correction, il se prête aux interprétations les plus divergentes, tant il reflète les contradictions d'un caractère, les outrances d'un combat, les phantasmes d'une hallucination. Code, cantique et traité d'hygiène, message de poète et somme de philosophie pratique, il s'y trouve des éclats d'un lyrisme fulgurant aussi bien que des recettes pour accommoder les dattes; un esprit qui pousse ici le sens du concret jusqu'au prosaïsme, là se complaît en de fabuleuses « histoires juives », des visions apocalyptiques et des arcanes pour Clé des Songes. C'est l'évangile impérieux d'une religion conquérante, passionnée de succès, la seule qu'ait jamais fondée un homme d'affaires prospère, mais aussi l'éblouissante litanie d'un illuminé qui sut apporter aux Arabes de son temps, au sens propre du terme, des accents *inouïs*, jamais entendus¹.

Coran veut dire « Récitation ». Musique de la rêverie, poésie des illettrés, ce livre s'adresse à l'oreille et à la mémoire plus qu'au discernement. Récitées comme une incantation, ses sourates gardent sur les fidèles la même valeur hypnotique qu'aux jours les plus exaltants de la conquête du monde; étrangers à toute logique, énoncés en un désordre déconcertant, riches en répétitions comme en contradictions, ses versets s'offrent aux commentaires les plus opposés pour peu que, de sang-froid, l'on en veuille tirer une politique. Au sein même de l'orthodoxie sunnite — sans parler donc du schisme chiïte ou de l'hérésie druze — ce conflit d'écoles a fait rage dès que le califat ommeyade

1. Voir RÉGIS BLACHÈRE : *Le Coran, introduction*.

de Damas dut affronter les problèmes de gouvernement dans un empire en constante expansion. Il se prolonge aujourd'hui dans les déchirements de la Ligue Musulmane au Pakistan ou les sanglantes équivoques des Frères Musulmans égyptiens, syriens et jordaniens¹. Manuel de mouvement et pourtant bréviaire du statu quo, leçon de dynamisme mais aussi berceuse du fatalisme, message égalitaire confisqué par les légistes d'un despotisme féodal, le Livre ambigu se lit selon le tempérament de qui y cherche son bien et toujours il exigera les options que dut affronter Ibn Abdul-Wahhab lorsqu'il voulut rendre son élan à l'Islam du xviii^e, léthargique et quasi fossile. Fils inculte et vertueux de la plus sèche Arabie, le Réformateur opta pour l'archaïsme, la « pureté primitive », l'austérité aux mains nues, rejetant de l'Islam tous les apports étrangers, byzantins ou bouddhiques, gnostiques ou zoroastriens qui avaient donné un riche mystère à sa pensée, et permis, de Grenade à Lahore, l'essor d'un art somptueux.

Plus peut-être qu'un Calvin, Ibn Abdul-Wahhab était un Savonarole ou un Jansenius, orgueilleusement assuré d'interpréter les dogmes dans le sens rigide de la *Sunna* (Tradition, Manière d'agir) mais insistant sur la prédestination des Croyants et les amers devoirs de la condition humaine. Il ne voyait qu'hérésie dans l'humanisme d'un Avicenne ou d'un Averroès, qu'impureté dans les recherches profanes qui, conservant l'héritage antique, préparant

1. « La loi unique des Frères est la stricte observance du Coran. Les prescriptions contenues dans ce dernier sont d'ailleurs si variées que tout dépend de l'esprit dans lequel on s'efforce de l'appliquer. Cela explique qu'après avoir passé — avec quelque raison, semble-t-il — pour les gardes noirs de la féodalité, les Frères se disent aujourd'hui tout acquis au progrès social. » (EDOUARD SABLIER, *Le Monde*, 5 septembre 1953).

la Renaissance, avaient fait la gloire de Bagdad ou de Cordoue. Pendant ses trois ou quatre siècles de splendeur¹, un Islam artiste et sensuel, philosophe et mathématicien, s'était retrouvé des connivences millénaires avec le monde grec et persan, enivré de parfums helléniques et d'haleines crétoises parmi les vignes, les oliviers, les lauriers-roses, les bosquets où bruissaient encore les murmures des dieux anciens. L'Islam du réformateur était un sarment desséché, une hygiène fanatique, un conformisme totalitaire. Sa théologie se voulait aussi monotone, aussi obsédante et nue que le dessin des mosquées primitives et la géométrie sans fin de leur ornementation abstraite. Tournant le dos aux rivages méditerranéens où s'était humanisée la Révélation, saisi de vertige métaphysique devant l'horrible et fascinante nudité des sables, il entendait refaire du désert sacré le pôle psychologique de l'Islam, revenir sans la moindre nuance à l'enseignement des *Salaf al-Salih*, les compagnons du Prophète dont la mémoire a dicté les Ecritures musulmanes.

Le puritanisme arabe trouva, peu après la mort d'Ibn Abdul-Wahhab, son Cromwell et ses Côtes de Fer : Saoud le Grand, petit-fils du sheikh de Dariya, et ses *Ikhwân*, ou Frères, guerriers organisés en confréries quasi-monacales. Déjà maîtres du Nejd et du Hasa, en 1803, les Wahhabis submergèrent le Hejaz, occupant la Mecque et Medine où, brûlant de l'austère exigence que leur insufflait l'aridité de leur décor natal, les zélotes détruisirent les sépultures des marabouts, les reliques des saints et les parures d'une liturgie trop pompeuse à leur gré.

1. Lire BERTRAM THOMAS : *Les Arabes*; BROCKELMANN : *Histoire des Peuples et des Etats musulmans*; HITTI : *Précis d'Histoire des Arabes*.

Ils connurent l'arrogance des Elus, puis le désastre du martyr. Les Wahhabis poussèrent jusqu'au Yemen, contrôlèrent les deux rives de la péninsule, reçurent en 1811 les flatteuses offres d'alliance qu'apportait à Saoud le Grand le messager de Napoléon, M. de Lascaris. Puis vint le contre-coup. Rassuré par la défaite française en Russie, le sultan d'Istanbul décida de briser les rebelles arabes qui venaient d'enlever Alep et menaçaient Damas. Le fils du vice-roi d'Egypte, Ibrahim pacha, agissant pour le compte des Ottomans, lança dans les rocs du Hejaz et les sables du Nejd trois expéditions successives. Saoud tué en 1814, nombre de ses lieutenants décapités un mois plus tard, la résistance des sectaires ne fut plus que sursauts désespérés. Le nouvel *imam* des Wahhabis, Abdallah, fut capturé en 1818, traîné à Istanbul, exécuté devant Sainte-Sophie. Dix-huit ans plus tard, comme les Bédouins montraient une turbulence nouvelle, quatre armées turco-égyptiennes s'abattirent sur l'Arabie et n'en laissèrent que cendres, poussière, corps abandonnés aux vautours sous un ciel sans pitié.

Le mirage de la Cité de Dieu s'était dissipé comme le souffle du désert effaçait les traces de sang sur les murailles effondrées de Dariya. Pendant trois quarts de siècle, oubliés de tous dans le torride abandon de l'Arabie centrale, ne connaissant que d'éphémères revanches sans plus de lendemain que les tornades de sable¹, les survivants de l'Intransigeance maudirent l'impiété des hérétiques, vécurent sans espoir, moururent sans secours jusqu'en ces jours de février 1902 où, à la tête de cinquante hommes, esca-

1. Arrivant à Haïfa GUSTAVE FLAUBERT notait le 2 août 1850 sur son carnet de notes : « *L'agent français nous dit que les Wahabites se sont emparés de la Mecque.* »

André Falk



VISA POUR L'ARABIE

Protégée par un rideau de fer, d'autant plus efficace qu'on essaye moins de le franchir, l'Arabie est l'Etat le moins vraisemblable du monde actuel. De ce désert, les richesses du pétrole font un point stratégique et économique considérable. Admettant l'esclavage, basant son pouvoir sur la féodalité, son monarque n'en prêche pas moins l'émancipation des peuples arabes.

Mais qu'est-ce que l'Arabie ? Des historiens, des journalistes nous décrivent complaisamment un Etat moderne s'édifiant en quelques années; des oasis créées artificiellement; un système modèle de bungalows pour ingénieurs, de routes pour Cadillac, de citernes pour rafraîchir les pèlerins.

Sur ses prédécesseurs, André Falk possède un avantage immense : il a été voir les choses sur place. Il est un des très rares Occidentaux qui soit pénétré dans la ville interdite de La Mecque (il semble bien qu'il n'y soit entré depuis un siècle qu'une douzaine d'Occidentaux non convertis à l'Islam). Son livre a toute la valeur d'une révélation.

Il nous explique comment s'est constituée la fortune d'Ibn-Saoud; comment les pétroliers américains, à la faveur de la guerre, ont obtenu de Roosevelt la possession du monopole arabe; comment l'Arabie Saoudite est devenu un 49^e Etat américain. Puis l'Arabie soignant sa propagande, écartant les uns, ne recevant les autres que pour leur livrer des articles de journaux préfabriqués.

André Falk dénonce cette imposture. Il nous montre un pays où cinq mille esclaves nouveaux sont importés tous les ans; où la femme est un objet méprisable; où toute marchandise d'origine juive (qu'elle vienne d'Amérique ou d'Europe) est repoussée; où les frigidaires s'alignent dans le désert, attendant qu'on vienne les chercher; où l'on commande des postes de télévision, bien qu'il ne soit aucunement question d'installer un émetteur; où les jardins du roi, entretenus à grands frais, donnent lieu à des gymkanas en Cadillac exécutés par la cour (322 princes entretenus par le Trésor, « play-boys de tout âge, nous dit l'auteur, qui mettent à sac un trésor public confondu avec la cassette royale »); où les avions décollent volontiers avec deux jours de retard; et où l'on a construit un train parfaitement inutile, pour l'amusement d'Ibn-Saoud qui n'en avait jamais vu avant 1946.

Ce pays fabuleux, extravagant, André Falk en trace une description passionnante, qui explique tout un aspect du monde moderne.

ETS. DHUIÈGE IMP. BAGNEUX (SEINE)